Festival international du film à Arosa

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **8 (1943)**

Heft 118

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-733555

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

spécialisées. Cette illustration pratique a donné de si surprenants résultats, qu'on a intensifié la production avant de la transférer à d'autres domaines. Nous pensons à ces méthodes linguistiques qui permettent aux élèves de se familiariser avec la prononciation ardue des langues étrangères. Et mentionnons encore les fameux films médicaux, grâce auxquels l'étudiant chirurgien peut assister aux opérations les plus délicates et les plus rares.

Molière prétendait qu'il faut « en riant instruire la jeunesse ». Les temps modernes ont repris cette formule et le cinéma lui donne une vie nouvelle. Quoi que vous montre l'écran, vous êtes enclins à considérer que vous assistez à un spectacle, que vous participez à un plaisir, et l'obscurité qui vous environne, en faisant disparaître tout motif de distraction de l'esprit, vous contraint à vous concentrer sur les images mouvantes. Le film documentaire devient alors un moyen idéal pour orienter l'opinion et instruire les masses en les récréant. Qu'elles le veuillent ou non, elles doivent subir ce joug bienfaisant dont chacun, bon gré mal gré, fera son profit.

Quel maître, si excellent soit-il, peut se targuer d'avoir fait entendre à ses élèves ce qu'ils refusaient d'entendre. Mais aussi quel pédagogue fut jamais assez puissant pour dominer de la voix et de sa science les énormes auditoires réunis chaque jour devant tous les écrans du monde ?

Festival International du film à Arosa

Sous les auspices de la « Filmgilde » de Zurich, la Kurverwaltung d'Arosa a organisé, du 31 janvier au 6 février, un *Festival International du Film.* Il ne s'agissait pas, comme les organisateurs ont tenu de préciser, d'un concours de producteurs, mais plutôt d'une petite « Foire du Film ».

Le programme offrit aux hôtes de la fameuse station hivernale un choix d'excellentes productions anciennes et nouvelles. Un grand film d'Hollywood, « *Lydia* » d'Alexandre Korda et de Julien Duvivier, inaugurait brillamment le Festival ; c'est la version américaine du « Carnet de Bal », dont le rôle principal est interprêté par Merle Oberon, créatrice des « Hauts de Hurlevent ». Le public eut aussi la joie de revoir un chef-d'œuvre de Charlie Chaplin « *Gold Rush* » (« Le Ruée vers l'Or »), dans sa nouvelle version sonore, ajoutant au film muet quelques paroles et de la musique. Un autre film déjà ancien a charmé les participants du Festival, « *Le Chemin de la Vie* », film russe de petits vagabonds, réalisé par N. Eck et présenté ici par le réputé critique zurichois M. Manuel Gasser, rédacteur de la « Weltwoche ». Puis, il y eut trois films anglais : « *Major Barbara* », d'après la pièce de G. B. Shaw, adaptée à l'écran par Gabriel Pascal avec l'aide d'excellents acteurs tels que Wendy Hiller, l'inoubliable interprète de « Pygmalion », Robert Morley et Rex Harrison ; « *La Nuit en Flammes* », comédie criminelle de Brian Desmond Hurst, avec l'illustre acteur Ralph Richardson et Diana Wynyard ; et « *Charlie's Home* » (L'Auberge du Père Charlie), inspiré d'un livre de Kipling, mis en scène par John Baxter et avec Harry Welchmann.

Fort remarqué fut aussi « *Alfa Tau* » (Requins d'Acier), film italien de la guerre sous-marine, traité le plus souvent dans le style documentaire. Quant à la production *suisse,* elle a été dignement représentée par le film « *Matura-Reise* » (« Jeunes Filles d'Aujourd'hui ») de S. Steiner, animé de nombreux acteurs de talent, en tête Anne-Marie Blanc et Daniel Fillion, qui assistèrent aussi « en chair et en os » au grand bal de clôture.

Un film valaisan de Gitta Horwath

Un nouveau documentaire a été réalisé au Valais, nous apprend un journal de Sierre. D'une longueur de 800 mètres, il est consacré à la vigne, au labeur quotidien et difficile du vigneron de chez nous, à la préparation du terrain, puis aux soins réservés à la plante, aux travaux d'entretien en cours d'année, et finalement aux vendanges, à leurs joies, aux coutumes qui s'y rattachent.

Ce qui rend ce film particulièrement intéressant, c'est qu'il est l'œuvre d'une femme, d'une artiste suisse : *Gitta Horwath,* mettant en pratique toute l'expérience acquise précédemment par les bandes qu'elle a tournées en qualité de danseuse. Elle est secondée dans cette tâche par le producteur M. Gaston R. Denys et de M. Harry Ringger, l'un de nos meilleurs opérateurs et auteur du film sur Michelangelo.

Mrs. Miniver et le public

Genève vient de fêter la 150e représentation de « *Mrs. Miniver* » et Lausanne même la 250e, donnée au profit de la Croix-Rouge pour le secours aux enfants victimes de la guerre. A Zurich jusqu'au 25 janvier, 150.000 spectateurs ont déjà admiré ce film extraordinaire. L'impression est si forte et si générale, que partout se ranime la discussion sur les problèmes qu'il touche. Son succès bouleverse notamment toutes les conceptions du prétendu « goût du public », c'est-à-dire du *mauvais* goût du grand public. Un important article de la « National-Zeitung » de Bâle, dont nous donnons ici quelques extraits, pose nettement cette question :

« Il n'y a probablement aucun terme, dont on ait autant abusé dans l'industrie cinématographique que du « *goût du public* ». Si jamais un critique se plaignait de la platitude, de la construction primitive d'un film ou de l'image trompeuse qu'il présentait du monde, et s'il reprochait ces défauts à la maison de production, on lui répondait quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent : « En principe, vous avez naturellement raison, et nous savons aussi ce qui est faux dans ce film ; mais le *public exige* de tels films... et comme notre société ne poursuit pas seulement des buts artistiques, mais aussi et surtout des buts commerciaux, il nous faut tenir compte du goût du public. Nous-mêmes, nous préférerions tourner de meilleurs films... mais le public commande, et nous devons obéir. »

Nous avons toujours considéré ces arguments comme une excuse, et au surplus comme une mauvaise excuse. Mais sous prétexte de ce légendaire « goût du public », on nous a toujours présenté de nouvelles horreurs, et petit à petit nous commencions à croire que le public préférait en effet les mauvais films aux bons. Lentement, nous avons cédé à cette idée, et nous avons fini par croire sérieusement que le « happy end » était la condition primaire de tout succès auprès du public, et que le public désirait voir intervenir dans les scènes les plus dramatiques et à la dernière, la toute dernière seconde, un ange sauveur comme « deus ex machina ». Vraiment, nous avons cru que le public réclamait avant tout une romantique histoire d'amour, pleine d'obstacles au début ; puis, après la résolution des amoureux de les vaincre à tout prix, le tendre baiser éternel consacrant la victoire de l'amour sur les forces matérielles de ce mauvais monde. Nous nous sommes laissé persuader que la secrétaire qui épouse son chef et le vagabond qui gagne le gros lot seraient tout ce dont rêvent les masses, et que les sociétés cinématographiques ne pouvaient guère faire autrement que de porter ces rêves à l'écran. Non pas que nous l'ayons cru mot à mot comme un catéchisme... mais peu à peu, nous sommes faits à l'idée qu'il y avait dans ces arguments un brin de vérité.

A l'appui du « goût du public », le film suisse notamment nous a présenté bien des ouvrages decevants, et si nous avons grogné, on nous a toujours répété : « Mais attendez — le public exige cette nourriture ! » Ainsi sont nés des films tels que « Mir lönd nöd lugg », « Extrazug », « Weiherhuus », « Al canto del cucu », « Der Kegelkönig » et bien d'autres encore, où l'on ne pouvait s'empêcher de penser : telle scène, telle phrase ont été ajoutées pour faire une concession au « goût du public ». On avait souvent l'impression que les producteurs avaient établi un catalogue des scènes et épisodes les plus populaires et que les scénarios commandés devaient en mettre autant que possible... le catalogue tout entier ; et cela sans égard aux spec-